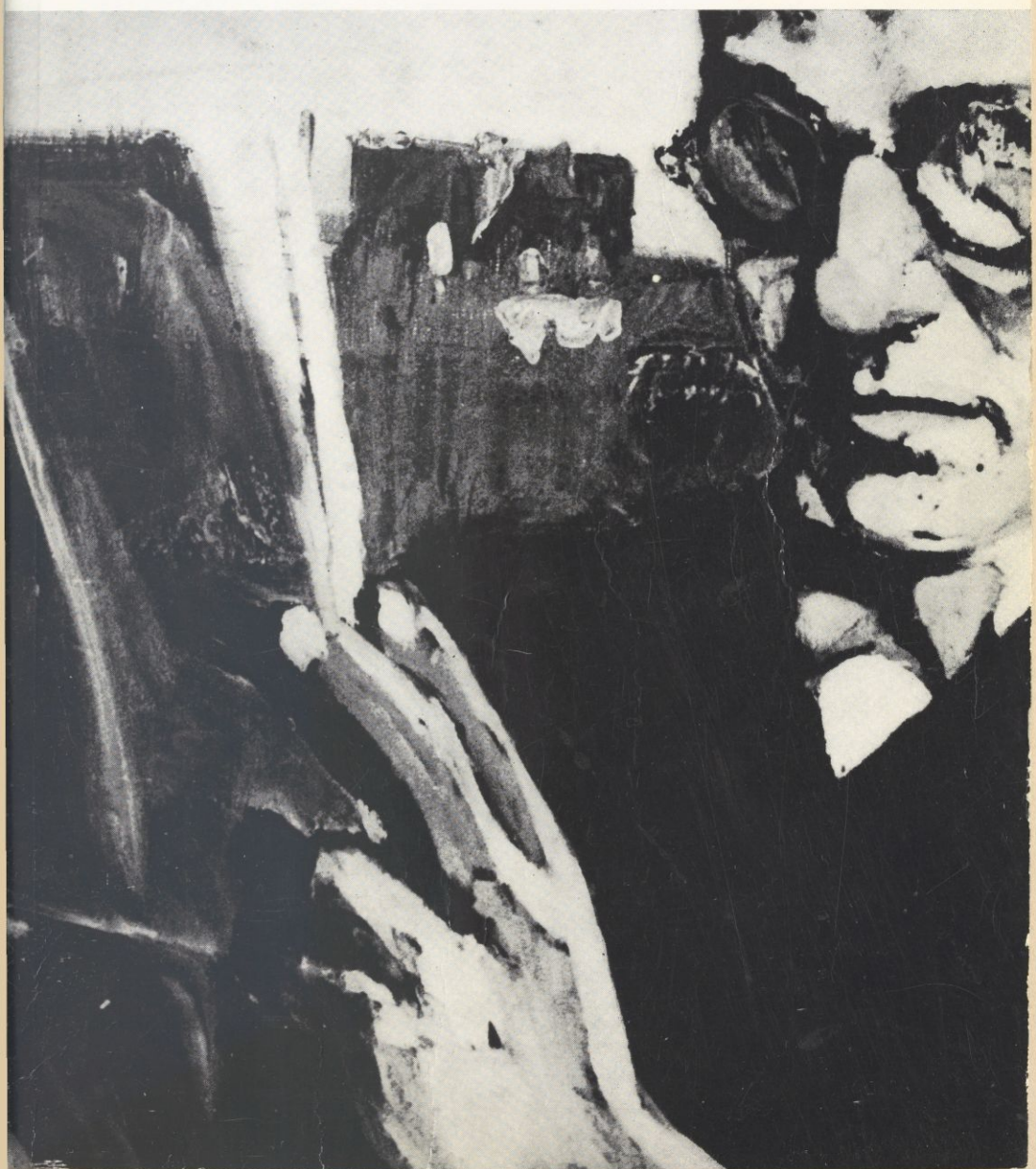
8A
6

JACQUELINE LEINER

le destin littéraire de paul nizan

KLINCKSIECK



3L

LE DESTIN LITTÉRAIRE DE PAUL NIZAN ET SES ÉTAPES SUCCESSIVES

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU MOUVEMENT LITTERAIRE EN FRANCE DE 1920 A 1940

20610

4°Z
5782
(25)

DL - 1310 1970 - 17981

BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE ET ROMANE
publiée par le Centre de Philologie Romane
de l'Université de Strasbourg II
Série C : ETUDES LITTERAIRES
XXV

Dans la même série :

1. — *Saint-John Perse et quelques devanciers.* (Etudes sur le poème en prose), par Monique PARENT (1960).
2. — *L' « Ode à Charles Fourier »*, d'André BRETON, éditée avec introduction et notes par Jean GAULMIER (1961).
3. — *Lamennais, ses amis, et le mouvement des idées à l'époque romantique (1824-1834)*, par Jean DERRÉ (1962).
4. — *Langue et technique poétiques à l'époque romane (XI^e-XIII^e siècles)*, par Paul ZUMTHOR (1963).
5. — *L'humanisme de Malraux*, par J. HOFFMANN (1963).
6. — *Recherches claudéliennes*, par M.-F. GUYARD (1963).
7. — *Lumières et Romantisme, énergie et nostalgie de Rousseau à Mickiewicz*, par Jean FABRE (1963). *Epuisé.*
8. — *Amour courtois et « Fin'Amors » dans la littérature du XII^e siècle*, par M. LAZAR (1964).
9. — *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, par J. MARX (1965). *En réimpression.*
10. — *La religion de Péguy*, par P. DUPLOYÉ, O. P. (1965).
11. — *Victor Hugo à l'œuvre : le poète en exil et en voyage*, par J.-B. BARRÈRE (1965).
12. — *Agricol Perdiguier et George Sand* (correspondance inédite), publiée par le Chanoine J. BRIQUET (1966).
13. — *Autour de Rimbaud*, par C.-A. HACKETT (1967).
14. — *Le thème de l'arbre chez P. Valéry*, par P. LAURETTE (1967).
15. — *L'idée de la gloire dans la tradition occidentale.* (Antiquité, Moyen Age occidental, Castille), par M.-R. LIDA DE MALKIEL, traduit de l'espagnol (Mexico, 1952), par S. ROUBAUD (1968).
16. — *Paul Morand et le cosmopolisme littéraire*, par S. SARKANY (1968).
17. — *Vercors écrivain et dessinateur*, par R. KONSTANTINOVITCH (1968).
18. — *Homère en France au XVII^e siècle*, par N. HEPP (1968).
19. — *Philosophie de l'art littéraire et socialisme selon Péguy*, par J. VIARD (1969).
20. — *Rutebeuf poète satirique*, par A. SERPER (1969).
21. — *Romain Rolland et Stefan Zweiz*, par D. NEDELJKOVITCH (1970).
22. — *J.-K. Huysmans devant la critique en France*, par M. ISSACHROFF (1970).
23. — *Victor Hugo publie « Les Misérables »* (*Correspondance* avec Albert Lacroix *1861-1862)*, par B. LEUILLIOT (1970).
24. — *Cohérence et résonance dans le style de « Charmes » de Paul Valéry*, par Monique PARENT. (*Sous presse*).

JACQUELINE LEINER

LE DESTIN LITTÉRAIRE DE PAUL NIZAN ET SES ÉTAPES SUCCESSIVES

CONTRIBUTION A L'ETUDE DU MOUVEMENT LITTERAIRE EN FRANCE DE 1920 A 1940

PARIS
EDITIONS KLINCKSIECK
1970

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

© Editions Klincksieck, Paris, 1970.
Printed in France

« Les hommes ne sont grands que par le refus qu'ils opposent au monde et par la volonté de le refaire. »

P. Nizan

Hugo et nous. In : *L'Humanité.*
2 juin 1935, p. 4

à mon mari

à Stefano

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier ici très particulièrement le professeur Jean Gaulmier, inspirateur de cet ouvrage, maître attentif dont les conseils généreux ont fait de ce travail la plus enrichissante des expériences, Mme H. Nizan, Mme A.-M. Todd et M. Patrick Nizan, qui avec un infatigable dévouement et un profond respect de notre liberté, nous ont permis de puiser dans les archives familiales.

Notre reconnaissance s'adresse également aux nombreux amis et camarades de Nizan qui ont répondu à notre enquête, nous ont accordé des entretiens lors de notre séjour en France ou nous ont permis d'avoir accès à leurs archives privées : Mmes Simone de Beauvoir, Jean-Richard Bloch, Hélène Borman, Lise Deharme, Pierre Lévy, Clara Malraux, Léon Moussinac, Jeanne Rude, Romain Rolland ; M. André Malraux, ministre des Arts et des Lettres ; MM. Pierre Abraham, Raymond Aron, José Bergamin, Emmanuel Berl, Jean Cassou, André Chamson, J. Debouzy, Georges Friedmann, Henry Lefebvre, Claude Lévi-Strauss, Gabriel Marcel, Louis Martin-Chauffier, Brice Parain, Jean-Paul Sartre, André Ullmann ; à nos collègues de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque de l'Université de Paris qui, au cours de ces longues années de travail, nous ont manifesté une inlassable fidélité.

Nous tenons à exprimer également notre très profonde gratitude à M. Marius-François Guyard, recteur de l'Université de Strasbourg, qui nous a signalé la thèse de J.-P. Bernard ; à Monsieur Jean-Pierre Barou, directeur de la revue *Atoll,* auquel nous sommes redevalables de précieux documents ; à notre amie Jeanne Gounon qui a accepté de revoir le manuscrit, de l'enrichir à maintes reprises de suggestions sur une époque qui lui est familière ; à M. Constantin Christofides, Chairman du « Department of Romance Languages and Literature » de l'Université de Washington dont les encouragements éclairés nous ont permis de mener à bien cette étude.

Seattle, le 2 mai 1969.

INTRODUCTION

Quand, au printemps de 1962, le professeur Jean Gaulmier nous proposa d'entreprendre une thèse sur le destin littéraire de Paul Nizan, cette idée acquit toute notre adhésion. Nizan appartenait au même groupe spirituel que les maîtres à penser de notre jeunesse : Sartre, Beauvoir, Camus qui nous avaient permis de conjurer le néant, de donner un sens à notre désarroi.

A « l'âge métaphysique » où il importe avant de se choisir d'élucider la question de la destinée, nous n'avions en face de nous que des adultes pleins de soucis et accablés de problèmes matériels. Nos interrogations les gênaient, leurs affairements nous semblaient frivoles. Entre eux et nous, le dialogue était impossible.

Mais « la génération perdue » qui avait eu vingt ans au milieu des camps de concentration, des fusillades, du froid et de la faim devait être sauvée par une équipe d'écrivains généreux et fraternels qui lui tendit la main. Il ne nous déplaisait pas de nous retourner sur notre passé et de revivre par la pensée avec ceux qui nous avaient fait partager leur foi inébranlable dans l'homme. Nous pencher attentivement sur le plus intransigeant d'entre eux (que l'histoire nous avait dérobé) nous semblait un juste hommage rendu à ceux de nos aînés qui avaient rêvé pour la génération montante d'une vie où tout n'irait pas vers la mort.

Aden Arabie venait de paraître, précédé d'une préface de Sartre éblouissante de tendresse et d'émotion contenue. L'essai, d'une adolescence insolente, cruel pour l'adversaire, généreux envers la victime, nous replongeait avec ses scolarités brillantes, son ironie pathétique, les cocasseries et le lyrisme de son vocabulaire dans les excès verbaux de nos vingt ans, en cet âge d'or où l'on croit changer le monde avec des mots.

Pourquoi ce philosophe anarchiste, ce dénonciateur du verbe, ce démystificateur à la lucidité redoutable avait-il consacré son œuvre à l'éloge inconditionnel de la société communiste ?

Comment ce rêveur solitaire, « cet écorché vif qui souffrait jusqu'aux moëlles du mal de mourir » (1) était-il devenu un homme d'action ? Pour répondre à ces questions, il fallait humblement refaire l'itinéraire, en évitant scrupuleusement de se laisser séduire par les légendes qui commençaient à circuler ou de se laisser impressionner par les mises en accusation. A chaque pas, il fallait se répéter la phrase de Nizan : « Je ne connais qu'une vertu : la volonté de comprendre. Le seul honneur qui nous reste est celui de l'entendement » (2).

Afin de mieux saisir cette œuvre multiple et contradictoire, nous avons cru d'abord utile de la replacer dans son milieu, dans son temps. Nous nous sommes livrés à une longue série d'interviews à travers la Bretagne, l'Ain, Paris à la recherche de ceux qui ont bien connu Nizan : membres de sa famille, proches ou lointains, camarades de lycée, de l'Ecole normale, du groupe « Philosophes », du parti communiste. Nous avons interrogé longuement ses collègues : professeurs ou journalistes, ses amis personnels (3). Ce long travail d'enquêtes, mené pendant plusieurs semaines, a été enregistré sur bandes magnétiques chaque fois que les circonstances le permettaient. Dans notre présente étude nous y avons recours à maintes reprises pour tenter d'éclairer certains points de l'œuvre demeurés obscurs, pour confirmer ou infirmer certains jugements.

Nous nous sommes ensuite penchés longuement sur les carnets de Nizan, sur sa bibliothèque (aujourd'hui dispersée entre sa femme H. Nizan, sa fille A.-M. Todd, et son fils P. Nizan), bibliothèque d'un littéraire, d'un philosophe et d'un poète qui pendant ses jeunes années essaya de se définir par rapport à Valéry, à Gide ou à Laforgue, oscillant tour à tour entre l'acceptation et le refus, entre le classicisme et le baroque.

L'examen minutieux des archives d'Henriette Nizan, d'Anne-Marie Todd, de Mme Lise Deharme et de Mme Jean-Richard Bloch nous ont permis de découvrir des poèmes inédits, une nouvelle et un roman inachevés qui, à l'instar de ses publications d'adolescent dans les petites revues d'avant-garde d'alors, témoignaient en faveur d'un écrivain influencé tantôt par Saint-John Perse et Jean Giraudoux, tantôt par Marcel Proust ou les premières œuvres de Jules Romains.

Les lettres à ses amis : Hélène Fauvel, Henriette Alphen (qui devait devenir sa femme) échelonnées entre 1924 et 1927 nous ont aidés à suivre le cheminement idéologique d'un écrivain qui, parti d'un chant mystique du monde, arriva au marxisme par souci d'absolu.

---

(1) J.-P. Sartre, *A.A., Avant-propos*, p. 48.

(2) Cf. *Lettre* de P. Nizan à sa femme, aux Armées, 24 octobre 1939.

(3) Un bref aperçu de ces entretiens (écrits ou oraux) a paru sous notre nom, dans le numéro 1 de la revue *Atoll*, novembre-décembre 1967/janvier 1968, pp. 31-41 : *Un portrait pirandellien : Nizan vu par ses contemporains.*

« La vie n'a peut-être de sens que pour ceux qui lui en imposent un. Nous le lui imposerons avec le moins de douceur possible » (4). Se refusant à la délectation de l'absurde et du néant, l'adhésion au parti communiste lui sembla la seule possibilité d'endiguer le désespoir qui envahissait le monde d'alors, de dire « oui » à l'homme de l'avenir.

Ce tournant pris, son œuvre se fit dénonciatrice, épique, affamée de plénitude.

Les interviews contradictoires, l'étude de sa correspondance avec ses contemporains (parmi lesquels André Gide, Jean-Richard Bloch, Romain Rolland, Roger Martin du Gard), l'examen des manuscrits d'*Antoine Bloyé* et du *Cheval de Troie* (les seuls qui nous soient parvenus), les dépouillements des revues : mensuels, hebdomadaires et quotidiens auxquels il collabora sans relâche pendant dix ans, nous ont permis de cerner assez précisément la part du réel et de l'imaginaire dans une œuvre qui se voulait d'actualité mais dont l'auteur se mouvait au milieu d'un cortège de songes.

« Je sais, par ce que je me rappelle avoir lu de vous avant mon engagement, de quelle lucidité votre chaleur humaine peut faire preuve lorsqu'elle se penche sur les problèmes de notre temps » (5) lui écrivait en janvier 1939 un lecteur inconnu. En effet une confrontation approfondie de l'œuvre de Nizan et de l'époque qui la vit naître nous a prouvé que l'auteur du *Cheval de Troie* fut l'un des plus vivants miroirs des années 30, tant sur le plan temporel que sur le plan spirituel. Mais elle nous a montré aussi qu'après avoir choisi de vivre au milieu des vicissitudes de son époque et d'en rendre témoignage, Nizan conserva néanmoins, « au cœur de l'engagement collectif la singularité de son inquiétude et [demeura] par ce creux indissoluble, par cette bulle de vide en lui, le plus fragile et le « plus irremplaçable » des êtres » (6).

Si l'équation sociale rendait compte de certains traits de l'écrivain, elle ne l'expliquait pas. Le mouvement profond qui anime toute son œuvre n'est pas le marxisme mais l'obsession de la mort : « Nous ne possédons que nos corps. Le choix n'est pas large : mener une vie qui n'est qu'une espèce d'angoisse ou risquer la mort pour conquérir la vie. Il faut risquer ce prix pour ne plus rougir d'être un homme » (7). C'est ce sentiment nu, irréductible à l'époque qui donne aux écrits de Nizan un frémissement pathétique parfois insoutenable. « Tout artiste porte en lui un secret que la création a pour but de lui révéler » (8). Ecrire permit à Nizan de prendre plus pleinement conscience de son drame individuel ; l'horreur de

---

(4) *Lettre inédite* de P.-Y. Nizan à H. Alphen, Strasbourg, avril 1927.
(5) *Lettre inédite* d'un engagé de la Légion étrangère à Paul Nizan, 31 janvier 1939 (Archives H. Nizan).
(6) J.-P. Sartre, *A.A.*, *Avant-propos* p. 55.
(7) *Ch. de T.*, p. 243.
(8) J. Rousset, *Formes et significations*, Paris, Corti, 1962, p. IX.

l'anéantissement définitif, qui est aussi le drame de la condition humaine. Ses livres, au même titre que ses actions lui furent indispensables pour définir, en partant d'une connaissance quasi viscérale du néant, sa « queste » face au monde : « Inaugurer une vie où tout n'ira pas vers la mort » (9).

Est-ce ce leitmotiv poignant d'une œuvre douloureuse consacrée à la reconstruction de l'homme qui assure aujourd'hui l'actualité de Nizan ? « Des bocaux de l'histoire littéraire » (10) où on l'avait enfermé, il est sorti brusquement pour s'imposer comme maître à penser des jeunes de vingt ans subjugués par sa soif d'absolu, par son désir d'exorciser la mort. En atteignant en lui-même ce qu'il sentait de plus profondément et de plus irréductiblement humain, celui qui ambitionnait seulement d'écrire pour ses contemporains passait à la postérité.

---

(9) P. Nizan, *La littérature féminine*. In : *L'Humanité*, 20 mars 1937, p. 8.

(10) J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* In : *Situations*, II, p. 289.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

En couverture : Portrait de Nizan par Berland, 1926.
(*Photo Micheline Dufour, cliché J.-P. Barou*)

En face des pages :

1) Nizan en khâgne, au lycée Louis-le-Grand (1923) 32

2) Sartre et Nizan, à l'époque de l'Ecole Normale. Photo offerte par Sartre à Nizan, avec cette dédicace : « A mon petit camarade en souvenir du 14 juillet » *(sic)* (1952) .. 33

3) Sur les toits de l'Ecole Normale (1924) 64

4) Pierre Morhange, Norbert Guterman, Georges Friedmann et Paul-Yves Nizan à l'époque de la Revue Marxiste (1929) 65

5) Dès janvier 1926, Nizan, méfiant à l'égard de la littérature, s'oriente vers le cinéma 192

6) Nizan prononçant un discours dans un kolkhoze de l'Asie Centrale (1934) 193

7) P. Nizan, J.-R. Bloch et A. Gide au congrès des Ecrivains, Paris (1935) 193

8) Ilya Ehrenbourg, A. Malraux, P. Nizan au congrès des Ecrivains, Paris (1935) 224

9) Lettre de Nizan à sa femme, Brest (13 août 1935) 225

Tous ces clichés ont été aimablement mis à notre disposition par Mme H. Nizan.

TABLE DES ABREVIATIONS

A. A. = *Aden Arabie.*
Ch. G. = *Les Chiens de Garde.*
A. B. = *Antoine Bloyé.*
Ch. de T. = *Le Cheval de Troie.*
C. = *La Conspiration.*

N. B. — 1. Nizan signa Paul-Yves Nizan jusqu'en 1927. A partir de cette date, il signa Paul Nizan. Dans notre ouvrage nous avons tenu compte de ces faits.

2. Les lettres ne comportant pas la mention *inédites* ont été publiées après notre consultation des archives privées d'H. Nizan ; elles figurent dans l'ouvrage de J.-J. Brochier, *Paul Nizan, intellectuel communiste, écrits et correspondance 1926-1940,* Paris, 1967.

3. Les livres n'ayant donné lieu qu'à un dépouillement succinct ne figurent pas dans notre bibliographie. C'est pourquoi nous les avons signalés dans les notes de bas de page en donnant leurs références bibliographiques complètes.

PREMIERE PARTIE

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE
(1905-1932)

« Chaque être est divisé entre les hommes qu'il peut être. »

NIZAN, *Aden Arabie*, p. 119.

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE AU PREMIER POEME

Sur les berges de l'été
Que de cendres à jeter
Dans le grand vent des chemins
Qui tournent autour du monde.

NIZAN, poème inédit.
(Archives H. Nizan)

« En 1905, pour la seconde fois, un enfant naît dans la maison d'Antoine Bloyé. Un enfant qu'il a désiré cette fois comme sa femme, afin que leur guérison commune soit accomplie. C'est un jour situé au centre de l'hiver, un jour couronné des fumées noires que les vents du Nord rabattent au-dessus du dépôt et de ce quartier de Tours couvert d'escarbilles et de suie, qu'on appelle Beaujardin. » (1)

« Il distingue confusément les traits écrasés de son fils, ces lèvres, ces paupières gonflées, infiltrées, cette peau plissée comme une feuille nouvelle ; il écoute les cris ténus qui sortent de cette nouvelle chair : un homme, expulsé de la chaleur et des liquides maternels, apprend à respirer dans la solitude des soirs... » (2)

La naissance de Paul-Yves Nizan à Tours, le 7 février 1905, ressemble étrangement à celle du fils d'Antoine Bloyé. Lui aussi est enfant de cheminot, lui aussi a des parents bretons et son enfance austère et protégée s'écoulera dans une famille de petits bourgeois,

(1) P. Nizan, *A.B.*, p. 165.
(2) *Ibid.*

d'origine ouvrière, arrivés durement par le travail. Après la mort d'une fille tendrement chérie et disparue à sept ans, avec quel amour et quelle angoisse ses parents se pencheront sur son berceau.

> « Que de choses sont engagées par la venue de ce petit animal aveugle et mou — on voit battre la peau chauve des fontanelles, on le tuerait d'un seul doigt — il aura besoin pendant des années de la chaleur des lits bien bordés et de la température égale des chambres, il tombera, il aura des maladies, des blessures, il faudra le défendre de la mort, il faudra le bien munir, lui donner cet héritage, cette armure de secrets qu'il faut que les hommes se transmettent » (3).

Tout à son métier, le père ne pourra pas remplir ce rôle. Quant à sa mère, son caractère borné, son goût des romans roses ne lui permettront pas d'aider son fils à se développer. Il sera redevable à l'école primaire de Tours, puis de Périgueux, aux lycées Henry IV et Louis-le-Grand de sa formation intellectuelle. Sartre nous a dépeint, dans *Les Mots*, le coup de théâtre que suscita l'arrivée en cinquième A I de ce demi-pensionnaire aux lunettes de fer, au nez un peu busqué, à l'air de poussin frileux, chez qui la réserve tournait à la dissimulation et qui sous l'effet d'émotions violentes et passives ne criait pas mais blanchissait de colère, bégayait. Par ailleurs, à la stupéfaction de ses camarades, cet être étonnant exprimait « une sorte d'objectivité cynique et légère » parlant par exemple de ses parents avec ironie. Mais enfin et surtout « il avait beaucoup lu et souhaitait écrire ». Il était donc aux yeux du futur auteur de *La Nausée* une « personne complète » (4). Dès la troisième, son professeur de français, M. Bouchard fait l'éloge de ce « très bon élève, aux jolies qualités de forme » (5). « Le goût s'affirme et s'affine » constate, en seconde, M. Boudhors, plein d'admiration pour « cet excellent élève très consciencieux, préoccupé et inquiet de suivre et de faire tout ce qu'on recommande mais qui ne croit pas assez à la vertu de la simplicité et du sens commun » (6). « Intelligent, curieux, doué pour les lettres », note en première M. Georgin tandis que M. Chabrier estime que Paul-Yves Nizan « a tout ce qu'il faut pour réussir » quoiqu'actuellement il soit en possession « d'idées plus étendues que bien digérées » (7).

Trois années de succès, de prix, que ce soit en version ou thème latins, en version ou thème grecs, en anglais, en histoire ancienne, en récitation ou en composition française. Son grand-père Métour pressent pour lui une destinée brillante et souhaite à ses parents « toute satisfaction du côté de leur fils qui est appelé, croit-il, à devenir

---

(3) P. Nizan, *A.B.*, p. 168.
(4) Cf. J.-P. Sartre, *Les Mots*, p. 189 et sqq.
(5) Cf. Extrait des rapports des professeurs (Archives du lycée Henry IV).
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*

quelqu'un » et il termine par cette phrase émouvante : « C'est avec cet espoir qu'un jour je quitterai la vie, tranquille sur votre sort à tous » (8).

En 1922, Paul-Yves écrit son premier poème : *On sent que l'heure est venue* (9). Retravaillé plus tard, il sera envoyé en 1927, avec des œuvres récentes, à J.-Richard Bloch, alors conseiller des Editions Rieder (10). La tonalité générale de l'œuvre rappelle F. Jammes mais fait aussi penser — par anticipation — à Supervielle. La syntaxe est linéaire, directe. L'heptasyllabe domine avec néanmoins des modulations octosyllabiques. La rime approximative repose plutôt sur des assonances. L'image est d'observation directe ou remémorée ; l'auteur donne la préférence à la comparaison sur la métaphore. Tout le poème respire la sérénité. Imagination et recueillement contemplatif alternent, s'entremêlent et malgré l'avertissement du début :

> On sent que l'heure est venue
> de renier tout espoir,
> tout passé, toute mémoire
> comme des bêtes qui muent,

l'idéalisme colore le poème qui se termine par un hymne au bonheur :

> La joie nous accueillera
> à tous les tournants des haies
> Tant de signes éclatants
> nous les saisirons un jour.

Nizan a dix-sept ans. Il est ouvert, sensible, mystique, dandy (11), prêt à capter de la vie tous les appels « en fleurs sur les talus », tous les « signaux abondants en promesses » (12).

---

(8) *Lettre inédite* de M. Métour à M. et Mme P. Nizan, Nantes, le 23 juin 1922 (Archives H. Nizan).

(9) *Poème inédit* (Archives H. Nizan).

(10) La version définitive, non publiée, se trouve dans les Archives de Mme J.-R. Bloch.

(11) Cf. J.-P. Sartre, *A.A., Avant-Propos,* p. 20.

(12) In : *On sent que l'heure est venue...* Cf. note 9.

Chapitre II

UN ADOLESCENT TRES LITTERAIRE

> « *J'ai repris mes occupations qui me sont plus chères qu'aucune autre car vous savez que jeune encore, j'ai dédié ma vie aux lettres, aux muses et aux bars américains.* »
>
> Lettre inédite de P.-Y. Nizan à H. Fauvel, 21 février 1923.
>
> (Archives H. Borman).

1922-1923, 1923-1924, la mue se fait. Nizan, ainsi que Sartre, a quitté Henry IV à la suite d'une altercation avec le proviseur. Tous deux sont maintenant à Louis-le-Grand où ils préparent le concours de l'Ecole normale. Le professeur Bernès qui devait marquer fortement cette génération, apprécie chez Paul-Yves « d'assez bonnes qualités d'esprit philosophique encore qu'un peu tâtillon et trop de pensées ». C'est à lui, pense le professeur Gaulmier, que Nizan devra sa vocation de philosophe (1). Bellessort estime que ce « bon élève, très intelligent [...] réussira certainement » ; il lui révèle Baudelaire considéré alors comme un poète très dangereux (l'auteur des *Fleurs du Mal* vient en 1917-1918 de tomber dans le domaine public et a pour ces jeunes gens de khâgne l'attrait d'un véritable inconnu) ; il lui révèle aussi Péguy. Bellessort est maurrassien et on peut se demander si ce passage de Nizan chez Valois dont nous parlerons plus tard ne doit pas quelque chose à cette influence (2). Travers, son pro-

(1) *Lettre inédite* de Jean Gaulmier à l'auteur de cet ouvrage, Strasbourg, 26 décembre 1967.
(2) *Ibid.*

fesseur d'anglais rend hommage à sa facilité mais lui conseille de préparer ses classes régulièrement, Mayer en grec et en latin note des « qualités, de l'élégance ». C'est ce même Mayer qui au lieu de faire ses cours, lit Verlaine et autres symbolistes à ses lycéens et leur inculque la passion de la poésie (3). Colonna d'Istria estime, en philosophie, le « travail et les résultats excellents ».

En 1923, Nizan remporte le premier prix de composition française (Sartre n'a qu'un deuxième accessit) et le premier accessit en version latine (Sartre le troisième accessit) (4). La même année, il est reçu à la Sorbonne, au certificat de français, avec mention « Bien » et en mars de l'année suivante, au certificat de grec, avec mention « Assez bien » (5).

En août 1924, il entre à l'Ecole normale. Malgré ses succès, « le mal du siècle » vient le visiter, de temps à autre, comme en témoignent ces vers sur ses contemporains écrits au cours de ce même été :

> Leur vie triste est sous leurs yeux
> Comme une route coulant
> Entre ces ternes campagnes
> Qui ne cachent pas de marais (6).

Il est vrai que la préparation du concours de l'école « dite normale et prétendue supérieure », pour reprendre les termes d'une de ses lettres à H. Fauvel (7), l'a épuisé. Il a mené en khâgne une vie abrutissante estime-t-il, et saturé d'histoire et de philosophie, s'excuse auprès de sa correspondante de ne pouvoir écrire « ni des choses neuves, ni des discours spirituels », « les jeux d'esprit auxquels il pouvait se livrer à l'état normal lui étant interdits ». Les yeux fatigués, les nerfs tendus, il se fait de la « moindre échappée de terre libre des tableaux enchanteurs ». Il rêve de Quiberon, de l'amitié des Ritatouts (8) et son « cœur est triste jusqu'à la mort comme il est écrit dans l'Evangile de saint Matthieu d'imaginer [Hélène] dans ce décor délicieux » (9).

A cette époque son pessimisme est passager, « il n'y a pas un regret qui ne résiste à un espoir » (10) estime-t-il. Aussi dans *Strasbourg Universitaire*, petite revue estudiantine dont il est le rédacteur en chef, le verrons-nous exhorter ses camarades à suivre l'exemple donné par J.-R. Bloch dans ses derniers ouvrages (11) :

---

(3) *Ibid.*
(4) Cf. Archives du lycée Louis-le-Grand.
(5) Cf. Livret de l'Etudiant (Archives H. Nizan).
(6) P.-Y. Nizan, *Vers inédits*, 1er août 1924 (Archives H. Nizan).
(7) *Lettre inédite* de P.-Y. Nizan à Hélène Fauvel, Paris, 27 mai 1924 (Archives H. Borman).
(8) Nom de la bande avec laquelle il passait ses vacances en Bretagne.
(9) Cf. note 7.
(10) *Lettre inédite* de P.-Y. Nizan à H. Fauvel, Strasbourg, 21 février 1923 (Archives H. Borman).
(11) J.-R. Bloch, *Sur un Cargo* et *Locomotives*, Paris, 1924.

« Jeunes hommes, je voudrais une grande voix pour vous imposer ces appels, vous détourner des idoles, des liens rouillés qui vous offrent les discours du passé, les cuivres du Nécrophore Montherlant. Les morts de Verdun... Notre vie n'est pas là » (12).

Pourtant cet adolescent, qui à seize ans était seul à Paris, au lycée, et qui « jusqu'à l'école s'est développé à huis-clos comme un procès scandaleux, merveilleusement détaché de ces ingénieurs savants et stupides qui étaient du cercle paternel » (13), se passionne pour la lecture et témoigne d'une érudition étonnante (14). Comme tous les jeunes de sa génération, il a le culte des poètes. « Il passait sa vie à débiter des vers. Des vers latins, des vers français, des vers grecs » (15) raconte son cousin germain, l'abbé Moussé. Laforgue semble tenir une grande place dans sa vie. Un exemplaire numéroté de *Poésies,* portant la mention P.-Y Nizan, 1922, et son ex-libris, a été apostillé avec un soin particulier (16). Paul-Yves se reconnaissait-il dans cet adolescent inquiet, fragile, bonimenteur, qui cachait sa sensiblité sous ses arlequinades et éprouvait jusqu'au désespoir la brièveté de la vie ? Il en aimait les *Complaintes,* qu'il annota avec soin. Il en appréciait l'ironie mordante « O femme, mammifère à chignon, ô fétiche » (17), la désinvolture de dandy :

« Se raser le masque, s'orner
D'un frac deuil, avec art dîner
Puis, parmi des vierges débiles
Prendre un air imbécile » (18).

C'est l'époque ou Paul-Yves suit la mode avec insolence, fait serrer ses pantalons autour de ses chevilles, a une canne de jonc, un monocle, de petits cols ronds (19). Son cœur, à lui aussi, « piaffe de génie » et ne se laisse pas envahir par la tristesse qu'il bouscule comme Laforgue, dont il souligne sur son exemplaire les deux vers célèbres :

« Maintenant, pourquoi ces complaintes ?
Gerbes d'ailleurs d'un défunt moi » (20).

Las comme Apollinaire « d'un monde ancien », Nizan rêve de « changer la vie » mais il aime encore le bonheur, la réussite,

---

(12) P.-Y. Nizan, *J.-R. Bloch, Sur un Cargo, Locomotives.* In : *Strasbourg Universitaire,* 1924. Le père de Nizan a été nommé, au lendemain de la guerre, ingénieur des Chemins de Fer d'Alsace-Lorraine ; la famille habite à Schiltigheim, dans la banlieue de Strasbourg, ce qui explique la position de P.-Y. Nizan.
(13) Lettre de P.-Y. Nizan à Henriette Alphen, Aden, 7 mai 1927 (Archives H. Nizan).
(14) Entretien de l'auteur de cet ouvrage avec J.-P. Sartre, Paris, novembre 1966.
(15) Entretien de l'auteur de cet ouvrage avec l'abbé Moussé, Mayet, juillet 1966.
(17) *Id.,* p. 71.
(18) *Id.,* p. 110.
(19) J.-P. Sartre, *A.A., Avant-Propos,* p. 20.
(20) J. Laforgue, *op. cit.,* p. 196.

Stendhal et *La Chartreuse de Parme, Le Rouge et le Noir,* l'écriture raffinée de Giraudoux, le temps proustien tragique et parfaitement ciselé. Dans sa bibliothèque, les honnêtes témoins : Flaubert, Zola, Maupassant, les petits naturalistes, Duhamel ont leur place. On y trouve *Mort de Quelqu'un, Le Vin Blanc de La Villette* à côté des *Nourritures Terrestres* (21) appelées par Nizan : « Les contradictions de Monsieur Gide ». Notre jeune khâgneux est sensible à l'écrivain qui a assumé la fonction de libérer l'homme (22), qui, à travers Dostoïevsky, s'est posé un des premiers la question : « Qu'est-ce que l'homme ? », « Que peut un homme ? », mais le caractère trop littéraire, parfois même charlatanesque de l'œuvre le choque. Il apprécie en Gide « la quête », la révolte face aux traditions religieuses et morales de la société ambiante : « Ne demeure jamais, Nathanël... Rien n'est plus dangereux pour toi que ta famille, que ton passé... » mais il ne partage pas son goût décadent « des attentes » et, en tête du chapitre qui leur est consacré, Nizan note de sa main : « Je n'ai jamais aimé le désir ni l'attente pour eux-mêmes. Ils ne furent que les routes en lacets vers les découvertes définitives. Mes expériences ne furent que la haine du provisoire. Il y eut pour moi plus de joie dans un achèvement que dans le plus doux des actes constructeurs. » Pourquoi Gide a-t-il écrit ce livre, se demande Nizan, s'il fait dire à Ménalque : « Ne crois pas que la vérité puisse être trouvée par quelque autre » ? Est-ce seulement pour le plaisir de publier un « volume inquiétant » ? Les coquetteries de « Corydon vieilli » l'agacent. Il cherche des nourritures plus fortes que ces liqueurs sucrées (23).

Barrès répond davantage à son attente : il a su s'engager. *Sous l'Œil des Barbares, Un Homme Libre, Le Jardin de Bérénice* expriment un véritable désarroi moral et philosophique: celui de la génération qui a vécu la défaite de 1870. Dans ces œuvres, même exaltation de soi, même culte de la beauté et de l'amour, même anarchisme face aux valeurs reçues que chez l'auteur des *Nourritures terrestres,* mais alliés à quelle fierté, à quel désenchantement tragique, à quelle soif d'énergie (24) ! L'équipe de *Fruits verts* (25), à laquelle appartient Nizan, estime que ces qualités ont fait « la valeur, la beauté propre de la doctrine barrésienne, qu'autrement rien ne distinguerait de celle, similaire quant au fond, de tel universitaire patriote ou de tel général conférencier » (26). Notre lycéen partage leur point de vue et se souviendra dans ses œuvres postérieures du prince

---

(21) A. Gide, *Les Nourritures Terrestres,* Paris, 1921. Nizan indiquera de sa main, sous le titre : « ou les contradictions de Monsieur Gide » (Bibliothèque H. Nizan).

(22) Cf. infra, p. 164 et sqq., P. Nizan, *A. Gide.* In : *Littérature Internationale,* 1934, pp. 126-133.

(23) Cf., *art. cit.,* note 12.

(24) Son inquiétude, son ésotérisme, sa recherche vigoureuse d'une certaine qualité d'être ont déjà valu à Barrès l'admiration d'Aragon, de Soupault, de Breton (Cf. P. de Boisdeffre, *Barrès parmi nous,* Paris, Dumont, 1952).

(25) Pour de plus amples détails sur *Fruits Verts,* cf. *infra,* p. 30.

(26) In : *Fruits Verts,* n° 1, mai 1924.

de la jeunesse. Son admiration pour lui le conduit dès maintenant à grossir pendant quelques mois, les rangs d'un parti d'extrême droite, dirigé par Valois : « Les Chemises bleues » dont la devise

« Penser clair et marcher droit « (27)

traduisait l'idéalisme un peu primaire.

Le rédacteur en chef de *Strasbourg Universitaire* cherche « son salut » dans l'univers de l'après-guerre, ravagé par la violence et le désespoir. Il étouffe :

« On vit mal, comme des chevaux enfermés,
sur le sol français » (28).

Mais il refuse de se laisser emporter par le nouveau mal du siècle auquel Marcel Arland vient de consacrer un article dans la *Nouvelle Revue Française* (29). Pourtant il n'ignore pas l'Hamlet européen de Valéry qui sur l'immense terrasse d'Elsinore regarde des milliers de spectres (30). Sans doute connaît-il aussi le dernier ouvrage de Drieu, *Mesure de la France,* et sa prophétie célèbre : « L'Europe se fédérera, ou bien elle se dévorera ou elle sera dévorée. Et les générations de la guerre qui ne semblent pas en prendre le chemin feront cela ou bien il sera trop tard » (31). Malgré les murs épais de Louis-le-Grand, la conscience de l'incertitude des valeurs humaines, remises en question après quatre ans d'un horrible carnage, a pénétré insidieusement jusqu'à lui. Mais aux faillites des anciennes morales, à l'absence de maître, Nizan oppose son cri généreux : « Le monde attend l'amour des hommes » (32). Il croit encore au pouvoir du Verbe et se cherche à travers la poésie, le roman, la critique :

« Ah mon cœur qui ne savait
vers quel océan fleurir
qu'attends-tu dis, qu'attends-tu ?
entends-tu sonner novembre ? (33)

Dans *La Cathédrale,* poème qu'Etiemble devait faire paraître dans *Valeurs* en juillet 1945 (34) nous constatons que notre artiste reste fidèle à l'heptasyllabe. La rime, jusques alors par lui très négligée, est maintenant à peu près complètement abandonnée. Une

---

(27) *Entretien* de l'auteur de cet ouvrage avec H. Nizan, Paris, novembre 1966.
(28) In : *art. cit.,* note 12.
(29) M. Arland, *Sur un nouveau mal du siècle.* In : *N.R.F.,* tome XXII, 1924, p. 148.
(30) Cf. P. Valéry, *La Crise de l'Esprit,* Paris, 1919.
(31) Cf. Drieu la Rochelle, *Mesure de la France,* p. 65.
(32) In : *art. cit.,* note 12.
(33) P.-Y. Nizan, *La Cathédrale,* poème manuscrit, Paris, 16 novembre 1923, paru in : *Valeurs,* n° 2, juillet 1945, p. 14.
(34) *Valeurs,* revue trimestrielle de critique et de littérature, éditée par Etiemble, à Alexandrie, de 1945 à 1947.

syntaxe disjointe, des images plus indirectes l'apparentent au surréalisme, mais le ton a gardé la fraîcheur des vers de ses dix-sept ans : *On sent que l'heure est venue.* Une inquiétude pointe cependant, Paul-Yves ne sait :

« si quelque chose naîtra
d'un geste de tous les jours ».

Il assiste aux grèves et ce thème qui le hantera, dans *Antoine Bloyé* et dans *Le Cheval de Troie,* s'impose déjà et lui inspire un écrit d'actualité (35) :

« un soir d'août triomphant
le chant de l'usine en grève
a roulé comme un torrent
sur une digue qui crève »

L'œuvre vaut surtout par le sujet, traité pourtant avec une curieuse absence de passion.

Le ton demeure neutre, quasi-confidentiel. Nizan a-t-il voulu sacrifier au goût du jour, en s'attaquant à un motif à la mode, ou bien jouit-il à cette époque d'une sorte de détachement bergsonien « inné à la structure des sens ou de la conscience et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte de voir, d'entendre ou de penser » ? Cette manière réapparaîtra plus tard, mais dans un moule plus précieux avec *Méthode* (36), premier poème paru du vivant de l'auteur, dans la revue *Fruits Verts* dont il a été un des fondateurs.

La nouvelle revue, *Fruits Verts,* née de la fusion du groupe des *Faisceaux* (37), du groupe des *Argonautes* et de quelques intellectuels indépendants, débute par un hommage à André Gide, à Jean Giraudoux, à Jules Romains, à la passion, à la religiosité qu'ils ont apportées à leur art. Elle chante Barrès, son inquiétude, son ésotérisme, son anarchie, proclame qu'il y a chez ces aînés un « élément vierge qui ne vient point seulement de l'originalité des individus, mais d'une conception épurée de la littérature » (38). La nouvelle revue se propose de cultiver « les beaux problèmes du cœur humain, embarquements, rythmes, solitudes, riches d'un frémissement toujours possible ». Elle proclame bien haut que « l'art n'est autre que l'individuel », que « tout utilitarisme est spécifique » et fait l'apologie de Joyce alors inconnu en France (*Ulysses* n'a pas encore été traduit) et de Valéry Larbaud. « Mettre pleinement en lumière une

(35) P.-Y. Nizan, *Grèves,* poème manuscrit, Paris, novembre 1923. Paru in : *Valeurs,* n° 2, juillet 1945, p. 14.
(36) In : *Fruits Verts,* juin-juillet 1924, n°s 2-3, p. 14.
(37) Qui avait publié en avril 1924, sous la direction de Gérard de Catalogne, le premier numéro d'une revue intitulée *Faisceaux,* auquel les collaborateurs ne purent donner de suite.
(38) *Fruits Verts,* n° 1, p. 16.

angoisse, une sensiblité, une vision », autrement dit la nature vue à travers un tempérament, « c'est une formule indiscutable en soi » estime-t-elle et au passage elle salue Dada, « réalisation abstraite de tous les principes artistiques du groupe, ferment dont l'action se fait si fortement sentir ».

Méthode correspond plus ou moins à ces principes. Classique par ses alexandrins, fort médiocres d'ailleurs, le poème rejoint par son ton, par ses réminiscences, la pureté mallarméenne. L'auteur s'y adonne à de mystérieuses correspondances entre le monde des sensations et l'univers suprasensible. Par son ésotérisme recherché :

> Syrinx allait surgir beau désir impossible
> du dieu, maître inutile et déçu des fontaines

il s'inscrit tant bien que mal dans la ligne de la nouvelle revue.

Au fond notre jeune dandy se montre assez classique mais se croit très nouveau. Ce n'est pas la première fois. L'année précédente ne collaborait-il pas à *La Revue Sans Titre* qui déclarait dans son premier numéro : « Nous essayerons de montrer que ce qui sera, pourra fort bien s'accommoder de ce qui fut, grâce aux affinités supra-sensibles et immuables de ce qui est » (39). Fidèle à une profession de foi aussi éclectique, notre auteur combinait en un mélange savant toutes les influences reçues et donnait naissance à un conte : *Hécate ou la Méprise sentimentale* (40), histoire d'un jeune adolescent qui, sans rien perdre de sa lucidité, fait la cour à une femme de quinze ans son aînée. Nizan emprunte à Morand, il

---

(39) In : *La Revue Sans Titre*, n° 1, octobre 1923, article sur le modernisme signé B.R. Sur la page de couverture du numéro 3 nous lisons :

« Il est pompier d'être *classique*,
il est pompier d'être *moderne*
mais il n'est pas pompier d'être
Classique et Moderne,

....*La Revue Sans Titre*, ouverte à tous les jeunes, est classique et moderne. »

Cette revue se veut en effet l'organe de défense des jeunes qui souffrent « du mercantilisme de la littérature, dont le talent est étouffé par les magnats des lettres ». Mais elles a aussi des buts plus nobles, comme l'indique Charles Fraval, dans le numéro 4 : « Elle doit débarrasser le navire-Europe, navire en détresse d'un stock de vieilles idées qui gêne sa marche et risque de la faire sombrer ». L'opération accomplie, le paquebot pourra alors reprendre sa route rapide, vers le Mieux. Pour y réussir tous les moyens semblent bons. Ici, on se félicite de voir la jeune génération se lever avec espoir « sur les cendres non éteintes de celles que personnifie M. Barrès ». Ailleurs, on « est heureux de constater les tendances vers la gauche de la jeunesse actuelle ». Mais surtout on est persuadé que « ce siècle, malgré la guerre et quoi qu'en disent les esprits chagrins, sera le siècle de l'Amour ». En attendant on réunit sous une même couverture : une critique musicale consacrée à un jeune pianiste qui a présenté des œuvres de Darius Milhaud, Igor Stravinsky, Arnold Schönberg, Anton Webern, Erik Satie, Francis Poulenc ; une étude de *Siegfried et le Limousin* par René Maheu ; un hommage à Giraudoux et à Jules Romains, l'auteur des *Copains*. La revue publie également des poèmes, des nouvelles dont une d'un certain Jacques Guillemin, pseudonyme de J.-P. Sartre : *Jésus la Chouette, professeur de province*. Elle transmet une lettre de P. Mendès-France, vice-président de la Section des lettres de l'Association générale des Etudiants, qui approuve la nouvelle génération de se défendre contre les magnats du roman ou de la poésie actuelle.

Mais « la défense » n'ira pas loin : après le numéro 4, la revue disparaîtra.

(40) In : *La Revue Sans Titre*, n° 2, pp. 7-10.

se souvient de Gide, de la composition décousue des *Nourritures terrestres,* du goût de l'auteur pour les paragraphes, les tirets. De Barrès, il retient la ponctuation, les points d'interrogation, d'exclamation, et de temps à autre le ton du *Jardin de Bérénice* et des dialogues avec Petite-Secousse. La préciosité, l'ironie, les notations subtiles de Giraudoux, il les fait siennes : « Nous partions. Son fauteuil d'osier courbe esquissait derrière nous un geste amical d'adieu, indulgent et bénisseur. » Il cultive aussi les cocasseries de l'invention verbale chère à Laforgue, sa syntaxe sans verbe, son goût pour les portions de phrase, témoin ce portrait du jeune héros hésitant à faire sa déclaration : « Et cigarettes au ciel, et canne fauchant des fusains muets... Mais cela n'éclaircit rien. Hélas nous sommes bien seuls esquissant d'éphémères géométries au centre de brouillards circulaires. » Le futur auteur de la *Conspiration* n'apparaît ici que par son talent exceptionnel à manier l'humour « rosse » : « Mais oui, me grésille sur le monde apitoyé cette lampe à arc de la Porte Dauphine, elle a quinze ans de plus que toi ! Dieu (je l'accorde transcendant) m'est témoin que je croyais ne plus le savoir : mais que sera-ce aux amertumes du déshabillage ? » Cette nouvelle, faite de « pièces si balbutiées de langue et si infimes de décor » dirait l'auteur des *Complaintes,* cette Hécate si fabriquée, montre « un plaisantin métaphysique » obsédé déjà par le goût de l'engagement : « Les allées du Bois tournent avec cette mélancolie [...] voilée de ne jamais arriver à quelque chose de définitif. »

Dans la *Complainte du carabin qui disséqua sa petite amie en fumant deux paquets de Maryland* parue, un peu plus tard, dans le numéro 4 de la *Revue Sans Titre,* nous retrouvons l'influence de Laforgue — bien que l'auteur s'en défende dans son introduction — ses accouplements de mots, sa crudité. Mais le ton est Dadaïste. Nizan aurait-il connu *Cor Mio,* la revue de Picabia, *Proverbes* et *391* de Georges Ribemont-Dessaignes ? Il est permis de le croire. Le créateur de l'*Empereur de Chine* connaissait à cette époque la célébrité, ses pamphlets, ses idées-farces, où se joue le drame entre le durable et le périssable faisaient fureur. Obsédé par la mort, il la voyait proliférer partout. Cette obsession a-t-elle inspiré notre adolescent, ou s'est-il plutôt souvenu de Barrès qui dans *Leurs Figures* peint avec un humour noir inattendu, l'autopsie du baron Jacques de Reinach, « ce cadavre qui bafouillait » ? Le ton de Nizan est différent cependant. On pense à un diseur dans un cabaret de chansonnier, débitant à un train d'enfer un récit alerte, enlevé, coupé de réflexions personnelles, d'apartés. Tantôt il parodie Proust, tantôt les écrivains de bergeries : « Les vagues et bucoliques paysages au parc [de l'Hôpital] où des infirmiers d'élégies faisaient paître dans l'ombre indigente de cinq heures des vieillards bleus et moutonniers. » Ailleurs, il introduit le langage parlé, la syntaxe brève : « Il s'aperçut qu'un temps, il avait oublié sa peine presque évanouie. Il se sentit en faute. Scrupuleux, il raccrocha à son cerveau l'idée même de cette douleur. » Par son style, la *Complainte*

Planche 1. — Nizan en khâgne au lycée Louis-le-Grand (1923).

Planche 2. — Sartre et Nizan, à l'époque de l'Ecole Normale (photo offerte par Sartre à Nizan, avec cette dédicace : « A mon petit camarade en souvenir du 14 juilllet » *(sic)*, 1925.